

LETTRE AUX AMIS
DES FRÈRES ET DES SŒURS DE SAINT-JEAN



N° 38

TRIMESTRIEL

Septembre 1995

15 F le numéro

SOMMAIRE

NOUVELLES DE L'ASSOCIATION

- Bulletin d'abonnement.....	1-2
- Editorial (fr. JOSEPH de Saint-Esprit)	3-4
- <i>L'Association des Amis et la famille Saint-Jean</i> (Jacques VAUTHIER)	5 à 9
- <i>Amis et Oblats</i> (Christian COMTE)	10-11
- <i>Vivre dans l'Espérance</i> (un Ami)	12-13

NOUVELLES DE LA COMMUNAUTÉ

- Chronique - des Frères - des Sœurs contemplatives	14 à 17
- Engagements	18 à 19

ENSEIGNEMENT du père M.-D. PHILIPPE

- Homélie du lundi 31 octobre 1994, à Saint-Jean de Latran	20 à 22
- <i>Recevoir Marie</i>	23 à 31
- <i>Prudence humaine et prudence chrétienne</i>	32 à 53

NOUVELLES DES PRIEURÉS

- Saint-Jodard : Aide		- Yaoundé (Cameroun)	58-59
étudiants étrangers	55	- Batouri (Cameroun).....	60-61
- Beauvais	56-57	- Bertoua (Cameroun)	62 à 64
- Le Mesnil-en-Vallée.....	58	- Bucarest (Roumanie)	65-67

PÈLERINAGES

- Ile Bouchard.....	68	- Table des illustrations	3e couv.
---------------------	----	---------------------------------	----------

- Ephèse et Patmos.....68

ECOLE SAINT-JEAN ; RENCONTRES

- Formation des prierés.....	III à XVIII	- Publications.....	XXVIII et dern. couv.
- Réunions d'oblats et amis	XIX à XX	- Adresses des couvents.....	XXV - XXVII
- Associations	XXI à XXIV		

LES AMIS DES FRÈRES ET DES SŒURS DE SAINT-JEAN

(siège social : A.F.S.J. - 69 avenue de Saint-Cloud - 78000 VERSAILLES tél. (1) 39 50 60 44 - Fax (1) 39 02 11 29)

Adresse pour tout courrier : A.F.S.J. - NOTRE-DAME DE RIMONT - 71390 FLEY -

COTISATION pour l'année 1995 : de soutien : 100 F ; de bienfaisance : 500 F ; de fondation : 1000 F.

ABONNEMENT à la *LETTRE AUX AMIS* pour 1995 : 80 F

DONS MANUELS à L'ASSOCIATION — Ces dons ouvrent droit à une réduction d'impôt de 40 % de leur montant, lui-même limité à 1,25% du revenu imposable et font l'objet d'un reçu fiscal annuel.

Merci d'établir des chèques distincts pour les dons et pour les abonnements et cotisations, tous adressés à

"A.F.S.J. - N-D. de Rimont - 71390 FLEY", à l'ordre du C.C.P. 1307 104 W PARIS

en précisant bien s'il s'agit d'un abonnement ou d'un don.

DONS MANUELS À LA CONGRÉGATION SAINT-JEAN et à la CONGRÉGATION DES SŒURS APOSTOLIQUES DE SAINT-JEAN : Ces dons ouvrent droit à une réduction d'impôt de 40% de leur montant, lui-même limité à 5% du revenu imposable. Ils font l'objet d'un reçu fiscal annuel.

Les chèques sont à établir à l'ordre de : soit "CONGRÉGATION SAINT-JEAN" (pour les frères) , soit "CONGRÉGATION DES SŒURS APOSTOLIQUES DE SAINT-JEAN" .

DONATIONS ET LEGS — La CONGRÉGATION SAINT JEAN ainsi que la CONGRÉGATION DES SŒURS APOSTOLIQUES DE SAINT-JEAN sont l'une et l'autre habilitées à recevoir des donations et des legs en franchise de droits. Si vous envisagez une donation ou un legs, veuillez nous consulter au secrétariat de Versailles (adresse et téléphone ci-dessus)

Directeur de la publication : Jacques VAUTHIER

Rédaction : fr. Joseph du Saint-Esprit - Michèle Vauthier (fax : 48 56 05 10)

Imp. F.P.G.V. - Reims - Septembre 1995



Nous allons réfléchir ici sur la prudence. Chez les philosophes grecs, la prudence, dès le point de départ, a été considérée comme une sagesse pratique. La *phronesis*, chez Platon, est vraiment une sagesse pratique. C'est Aristote qui, le premier, a parlé d'une sagesse contemplative, la sagesse philosophique. La sagesse implique la contemplation, et c'est cela qui manque le plus dans le monde d'aujourd'hui : il y a beaucoup de savants, mais il y a peu de sages, de sages au vrai sens, c'est-à-dire ceux qui, se dégageant de tous leurs *a priori*, essaient de comprendre l'homme dans toutes ses dimensions, jusqu'à la dimension ultime de sa personne humaine qui est de reconnaître son Créateur, de l'adorer et le contempler.

De cette sagesse philosophique nous avons besoin plus que jamais dans un monde mené

PRUDENCE HUMAINE et PRUDENCE CHRÉTIENNE

(conférences du p. M.-D. Philippe
aux «saint-Joseph»
à Rimont, le 12 novembre 1994)

I

SAGESSE ET PRUDENCE

par les idéologies athées. Mais n'oublions pas que saint Thomas distingue trois sagesse : la sagesse *philosophique* (dont nous venons de parler), une *sagesse théologique* qui met notre intelligence au service de la parole de Dieu en vue d'explicitier toutes les richesses du mystère révélé, et une *sagesse mystique*, la plus élevée, celle qui est un don du Saint-Esprit et qui nous fait vivre en enfants bien-aimés du Père, « fils dans le Fils ». Saint Thomas distingue aussi ce qu'il appelle le *sermo sapientiae*, la « parole de sagesse » ¹, qui est un charisme, le premier des charismes, celui qui dépasse tous les autres et qui nous donne de pouvoir communiquer la sagesse. C'est un don de Dieu, cela ne s'acquiert pas... bien que cela s'acquière tout de même en partie parce que le Saint-Esprit ne veut pas qu'on soit paresseux et donc, ordinairement, il faut « amorcer » pour que le Saint-Esprit vienne aider. Le Saint-Esprit aime cela ! On ne peut pas se tourner les pouces en disant : « Moi, je n'ai

(1) 1 Co 12, 8. Voir *Somme théologique*, II-II, q. 177.

pas le *sermo sapientiae* » — du reste on ne le sait pas ! Il ne s'agit plus ici — j'y insiste — du don de sagesse qui nous fait vivre notre vie d'enfants de Dieu, mais d'un charisme qui nous permet de communiquer aux autres la

sagesse, de communiquer ce lien de notre âme, dans ce qu'elle a de plus profond, avec Dieu Créateur, avec Dieu Père, avec la Très Sainte Trinité — l'habitation de la Très Sainte Trinité dans notre âme. Il y a là quelque chose de très grand...

LA PRUDENCE ET LES AUTRES VERTUS

Mais revenons à la distinction de la sagesse et de la prudence. Au niveau humain, la sagesse spéculative est ce qui donne à notre intelligence sa finalité, qui est la découverte de Dieu ². Et la sagesse pratique, c'est la prudence, qui nous permet de choisir les moyens en vue de notre finalité humaine. On n'est prudent que si on a choisi une véritable fin humaine, c'est-à-dire non seulement un but, mais un *bien* qu'on aime et qui est capable de nous perfectionner. Donc, finalement, on n'est prudent que si on a découvert l'existence de Dieu, du Créateur, et si, dans cette lumière, on essaie de tout ordonner. Il ne peut pas y avoir de prudence s'il n'y a pas de finalité. A ce sujet, il serait très intéressant de préciser exactement la différence entre la *finalité* et les *valeurs*. Aujourd'hui, on parle volontiers de « politique des valeurs ». C'est très bien, je n'ai rien contre la philosophie politique des valeurs. Mais il faut bien comprendre que les valeurs, ce n'est pas encore la finalité. On

pourrait dire que les valeurs, c'est la manière dont l'homme, ayant opté pour une vraie fin, est orienté vers cette finalité. Parce qu'il a opté il y a en lui un certain reflet de la finalité, et ce sont les diverses « valeurs » humaines. En ce sens, la valeur suprême, pour l'homme, est la recherche de la vérité — vérité spéculative et vérité pratique. L'amour d'amitié est beaucoup plus qu'une valeur, car l'ami est plus qu'une valeur : il est une fin pour la personne. Les deux grandes fins, dans l'ordre humain, sont la contemplation et l'amitié. Et la prudence consiste à prendre conscience de nos capacités intellectuelles, et de nos capacités affectives (au grand sens), volontaires, et des capacités que nous avons acquises et de toutes nos forces humaines, pour orienter notre vie de la manière la plus nette qui soit vers la fin que nous poursuivons. C'est cela, la vertu de prudence. Cette vertu s'acquiert : on *devient* prudent ; et c'est ce qui manque le plus aux jeunes d'aujourd'hui, il faut le reconnaître.

(2) Cf. *Somme théol.*, II-II, q. 180, a. 4, ad 4 : « La perfection ultime de l'intelligence humaine est la Vérité divine ; les autres vérités perfectionnent l'intelligence en vue de la Vérité divine. »

La vertu de prudence est au cœur de ce que les anciens appelaient les « vertus cardinales » : la prudence, la justice, la force et la tempérance. Ces vertus dites « cardinales » constituent le grand patrimoine humain. Le jour où on les détruit, on détruit le fondement de la personne humaine. L'acquisition des vertus est quelque chose de très important. Aujourd'hui, il ne faut pas trop le dire ! Il ne faut pas dire que l'éducation est ordonnée aux vertus, parce que cela fait fuir tout le monde ; mais il faut le savoir. On peut dire autre chose, par exemple « les valeurs » ; c'est une manière de s'en tirer. Parce que le mot « vertu » a perdu son sens original, qui n'avait rien de repoussant : *aretè*, en grec, désigne une capacité d'opérer d'une façon qui soit juste, qui soit vraie et profonde. Il faudrait retrouver un mot qui exprime bien cela, parce que le mot « vertu » est tellement abîmé qu'il fait fuir tout le monde... ou du moins beaucoup de gens.

Les quatre vertus « cardinales » se tiennent. Par exemple, je



ne peux pas poser un acte juste sans un acte de prudence, et je ne peux pas non plus poser un acte d'obéissance sans un acte de prudence. Il faut toujours se le rappeler. C'est pour cela que dire que la vertu nous met dans un état d'esclavage, c'est tout à fait faux. C'est juste l'inverse. Quand quelqu'un nous dit que l'obéissance nous met dans une dépendance, il faut lui rappeler qu'être dépendant de réalités inférieures à nous nous diminue, mais qu'être dépendant de réalités, de personnes, qui sont supérieures à nous, nous ennoblit. Depuis Nietzsche et Freud la vertu d'obéissance est très méprisée, on ne peut le nier. Il faut donc réhabiliter la vertu d'obéissance en montrant qu'elle nous donne une force nouvelle. Jésus est mort dans l'obéissance ³, et donc, du point de vue chrétien, la vertu d'obéissance a quelque chose de capital. D'une manière générale, l'obéissance nous permet de coopérer avec quelqu'un de plus grand que nous. Et coopérer avec quelqu'un de plus grand que nous, c'est nous agrandir, c'est faire quelque chose qui nous dépasse. Malheureusement on a très peu ce sens-là aujourd'hui, et le démon, en attaquant la vertu d'obéissance, attaque la vie religieuse et la vie chrétienne tout court ; cela, c'est sûr. Freud est l'anti-sagesse, l'antithèse du don de sagesse. En effet, toutes les idéologies qui sont nées depuis

(3) Cf. Jn 14, 31 ; Phi 2, 8 ; Ro 5, 19 ; He 5, 8.

environ cent cinquante ans sont des antithèses des dons du Saint-Esprit, parce qu'elles sont des anti-béatitudes, directement opposées aux béatitudes évangéliques. Or

saint Augustin a eu cette intuition très profonde de voir que les sept dons du Saint-Esprit sont source des sept grandes béatitudes proclamées par Jésus ⁴.

LA PRUDENCE ET LES PASSIONS

Cela, c'est très important pour nous, pour comprendre ce qu'est la personne chrétienne. Il faudra y revenir. Mais pour le moment, regardons la personne humaine comme telle, et comprenons qu'elle se fonde sur l'acquisition de la prudence. On ne peut être une vraie personne humaine si on n'a pas acquis une certaine prudence. Et du point de vue humain, la prudence consiste d'abord à se connaître — le « Connais-toi toi-même » de Socrate. Se connaître objectivement, savoir ce qu'on est, quelles sont nos capacités. Il n'y a rien de plus ridicule qu'un homme peu intelligent qui veut paraître plus intelligent qu'il n'est. C'est risible; tandis que quelqu'un qui a une intelligence moyenne, et qui le sait, peut, par sa prudence, s'en servir merveilleusement. Car pour être prudent, il ne faut pas une prudence géniale; il faut avoir été très attentif aux habitudes qu'on a eues et aux échecs qu'on a subis. Quand on a été, de fait, malheureux dans telle ou telle circonstance, on cherche pourquoi; et on cherche comment on a manqué de justice, ou de force, ou de tempérance. On s'est laissé aller à la passion, et la passion a

pris le dessus — c'est presque toujours comme cela; ce sont les passions liées à l'imagination qui font notre malheur! Or on sait qu'aujourd'hui on vit dans un monde très imaginaire, où tout développe l'imagination et, par le fait même, les passions; on en arrive alors à cette prétendue libération des passions qui, en réalité, consiste à n'agir que d'une manière passionnelle — et à ce moment-là il n'y a plus aucune prudence, la prudence est complètement étouffée. C'est la passion qui étouffe le plus cette sagesse pratique qu'est la prudence, et c'est l'imagination qui fait que nos passions débordent. On le sait bien; il suffit d'être un tout petit peu lucide sur ses actes de colère. Saint Thomas, en traitant des passions relevant de « l'irascible », dit que la colère est le défaut mignon des intellectuels. N'est-ce pas consolant? Si se mettre en colère est le défaut mignon des intellectuels, cela prouve qu'on est un peu intelligent?

Quand se met-on en colère? Quand on voit des injustices, et chacun d'entre nous est plus orienté vers tel ou tel domaine. Ainsi, dès qu'on voit une injustice

(4) Voir SAINT AUGUSTIN, *Explication du Sermon sur la montagne*, coll. *Les pères dans la foi*, Desclée de Brouwer 1978, pp. 30 sq. Saint Thomas reprendra cela dans la *Somme théologique*.

dans un domaine que l'on connaît bien, et une injustice dont les autres ont l'air de ne pas du tout s'inquiéter, on se met en colère pour rétablir l'ordre. La colère veut rétablir l'ordre ; c'est en ce sens-là qu'elle a une dignité très particulière. Réfléchissez sur votre dernière colère et vous verrez tout de suite que vous aviez, au fond, l'intention de rétablir un ordre qui était brisé. On peut avoir des *a priori*, c'est évident, et nous en avons tous un peu ; on ne se met jamais en colère devant quelque chose qui nous est complètement indifférent. On se met en colère quand on défend une cause qui nous tient à cœur et qu'on a l'impression que telle ou telle chose a été mauvaise et peut détruire. C'est face à l'« irascible », qui se développe le plus dans la colère, que la prudence a le plus de peine à se développer, à s'exercer ; là elle s'exerce plus difficilement encore que dans le domaine du « concupiscible ».

On sait que la grande originalité de Thomas d'Aquin est d'avoir introduit dans un traité de théologie l'étude des onze passions. Il y a maintenant pas mal d'années, quand j'étais en

dialogue avec des médecins freudiens qui m'avaient demandé de discuter avec eux sur le plan philosophique, je leur avais exposé quelque chose dont j'étais sûr qu'ils ne le connaissaient pas : la manière dont saint Thomas, en théologien, au Moyen-Age, a fait l'analyse des passions, des onze passions ⁵. Ils avaient été très étonnés, exactement comme quelqu'un qui dirait qu'au Moyen-Age on ne savait pas sculpter la pierre ! Eux, qui étaient des psychologues, croyaient qu'au Moyen-Age un théologien ne pouvait pas s'intéresser aux passions ! Et quand je leur ai dit que si saint Thomas s'intéressait tellement aux passions, c'était pour montrer que le Christ avait des passions beaucoup plus développées que les nôtres ⁶, ils ont été encore plus épatés ! Parce que la vertu ennoblit nos passions, si bien qu'un homme vertueux est plus passionné que s'il n'était pas vertueux, parce qu'il sait *jusqu'où il peut aller*. On comprend très bien cela. Pensons à la conduite d'un cheval, puisque c'est la comparaison que prend Platon. Les passions, c'est l'animal noble qui est en nous et qu'il faut

(5) Voir *Somme théologique*, I-II, qq. 22 à 30. L'élan passionnel peut être soit simplement le fruit de l'attraction du bien sensible (c'est ce qu'on appelle le domaine du « concupiscible »), soit le fruit de l'attraction d'un bien sensible difficile à acquérir, auquel cas il y a lutte (c'est le domaine de l'« irascible »). Les passions du concupiscible sont : l'amour (l'attraction propre du bien sensible connu), le désir (quand le bien n'est pas encore possédé), la jouissance (du bien possédé), et trois passions qui sont en quelque sorte des « anti-amour » : la haine (refus du mal sensible, mal qui est privation d'un bien), la fuite (du mal sensible imminent) et la tristesse (repli devant le mal sensible présent). Quant aux passions de l'irascible, ce sont : l'espoir (d'un bien difficile absent), le désespoir (si ce mal difficile à vaincre est trop fort), l'audace (devant le bien difficile à atteindre), la crainte (du mal difficile à vaincre) et la colère (qui veut écarter le mal sensible présent et rétablir le bien qu'il brisait). Voir M.-D. PHILIPPE, *Lettre à un ami* (Ed. universitaires 1990), pp. 83 sq. ; *De l'amour* (Mame-Ed. univ. 1993), pp. 101 sq.

(6) Voir *Somme théol.*, III, q. 15, a. 4.

dompter ; mais quand on tient bien son cheval en main, on lui fait sauter des obstacles, tandis que quand on ne le tient pas... De même, quand on tient bien en main son irascible, on peut aller très loin. Un irascible à froid, c'est ce qu'il y a de plus efficace !

Dans un langage psychologique, on dirait que la prudence, c'est gérer tout notre capital d'énergie. C'est cela, un homme prudent. Un homme prudent, ce n'est pas la prudence normande : « peut-être bien qu'oui, peut-être bien qu'on... » et on ne s'engage jamais. Le prudent s'engage à bon escient, au bon moment, et il s'engage pleinement, il s'engage jusqu'au bout, avec ses passions, pour pouvoir réaliser ce qu'il a l'intention de faire. La prudence nous permet donc de ne pas perdre de temps et d'être suffisamment attentif aux circonstances de droite et de gauche, bonnes et mauvaises, pour engager la lutte quand il le faut : c'est cela, le propre de la prudence. Nous avons tous des moyens limités, car notre capital de vie est limité, et quand on commence à vieillir il diminue un peu ; mais il faut le maintenir pour qu'il vieillisse moins vite : tous les biologistes sont d'accord là-dessus. Ce qui est terrible, c'est de croire qu'on est

vieux ; et quand on commence à vieillir, le terrible, c'est de croire qu'on est réellement vieux ; à ce moment-là on s'arrête, et on risque de ne plus pouvoir se relever parce qu'on s'est arrêté, alors que si on ne s'était pas arrêté, on aurait pu continuer. C'est pour cela qu'un homme à la retraite, pour ne pas vieillir, doit tout de suite reprendre des activités, s'engager dans des choses qu'il a choisies et qui sont bonnes pour l'humanité et pour la chrétienté — autrement il vieillit très vite. Je rêve toujours d'une université pour ceux qui n'ont plus d'activité professionnelle, afin de leur rappeler les exigences profondes de la vie humaine et leur donner une sagesse. C'est important, parce qu'il faut beaucoup d'expérience pour arriver à la sagesse. Les psychologues, du reste, reconnaissent qu'il y a un âge de sagesse, et ils disent qu'à ce moment-là, « on domine ». C'est un peu vrai : les passions sont présentes, mais elles sont bien mobilisées, elles sont bien transformées, du dedans, par la prudence. Car la prudence rend nos passions *humaines* ; ce sont alors des passions qui ne sont plus purement sensibles, purement passionnelles, parce qu'elles sont orientées vers un but, orientées vers une fin.

PRUDENCE ET AMOUR

Il y a donc une prudence au niveau humain, en vue de l'amour, en vue de l'amitié. La plus grande éducation, c'est cette auto-éducation à l'égard de l'amour d'amitié ; et cela, c'est

capital. Il faut bien reconnaître que dans les bonnes familles chrétiennes, on nous a éduqués à être vertueux — cela, oui ! —, mais on nous a très peu éduqués à aimer. Pourquoi ? Parce que

l'amour implique une auto-éducation. Au sens strict, on n'éduque pas quelqu'un à aimer ; l'amour implique une auto-éducation, c'est-à-dire une connaissance de ce qu'on est. Et dans l'ordre humain, la première finalité, ce qui donne un sens à notre vie, c'est cette auto-éducation à l'égard de l'amour d'amitié. Parce que l'amour demande de croître toujours ; quand l'amour ne croît plus, n'augmente plus, c'est très grave, c'est un haut-plateau où l'on s'ennuie. Alors que si on essaie cette auto-éducation, c'est-à-dire si on essaie de comprendre comment il faut nourrir notre amour, alors l'amour peut grandir. L'amitié porte toujours sur une personne humaine, et consiste à aimer la personne *pour elle-même* — il faut donc la découvrir. Au point de départ, on a aimé quelqu'un pour ses yeux, pour son regard, son élégance, son intelligence... et puis, petit à petit, on aime sa *personne*, et c'est là que commence l'auto-éducation : découvrir la personne qu'on aime. Et quand on a découvert la personne, c'est infini. Certes la personne a des capacités limitées, chacun de nous en tant que personne a des qualités qui sont limitées, mais notre personne elle-même a quelque chose d'infini. Elle se renouvelle, et elle se développe dans des sens divers. Et l'amour d'amitié, c'est-à-dire le véritable amour spirituel, consiste à aimer une personne humaine pour elle-même, au delà de ses capacités, de ses qualités. C'est très

important, parce que très souvent — c'est un problème sur lequel je réfléchis beaucoup parce que, grâce à Dieu (je dis bien : grâce à Dieu) toute ma philosophie est centrée sur l'amour d'amitié — on ne sait plus vraiment aimer. Il me semble même que c'est le grand mal de notre monde d'aujourd'hui. Le mot français « amour » a dans le langage courant une signification passionnelle, il n'a plus la signification profonde de l'amour spirituel, de la volonté d'aimer. Saint Augustin disait : « Je veux aimer, donc j'aime ». Mais à partir de Descartes, l'amour n'a plus été considéré que comme passionnel. Comme c'est curieux ! Descartes, qui est si peu passionné, qui veut être tellement « raisonnable », est à l'origine de cette corruption passionnelle de l'amour. Pourquoi ? Parce que, pour lui, la volonté est uniquement une volonté d'efficacité. Il oublie ce que Thomas d'Aquin, à la suite d'Aristote, avait dit, à savoir : que la volonté est premièrement une capacité d'aimer, mais d'aimer d'un amour spirituel. C'est cela que saint Augustin a repris en disant : « Je veux aimer ». Au niveau spirituel, c'est-à-dire au niveau de la *personne humaine*, je *veux* aimer cette personne, et peu à peu l'amour grandit, l'amour demande d'aller toujours plus loin et d'atteindre la *personne* que j'aime. Et de l'atteindre au sens où elle est *mon bien*. La personne que j'aime, est *mon bien*, c'est-à-dire que c'est celle qui donne un sens à toute ma vie ; et je peux l'aimer

toujours plus. Etre prudent, du point de vue humain, c'est ordonner toute ma vie de manière à permettre à cet amour humain, cet amour d'amitié, d'aller toujours plus loin, de ne jamais décevoir l'ami — et cela en étant de plus en plus moi-même, au sens le plus profond. C'est là, je crois, le cœur de toute éthique humaine. Une des choses les plus difficiles aujourd'hui, c'est de redécouvrir un amour qui permette de vivre une vie vraiment humaine, une vie qui vaille la peine d'être vécue. C'est incroyable, le nombre de personnes qui s'ennuient et qui, alors, commencent à se détester et finalement veulent disparaître. Nous devons redécouvrir pour nous-mêmes la signification profonde de notre vie.

Je me souviens — j'ai déjà cité cela bien des fois, mais je le redis ici parce que c'est très fort — d'un médecin canadien que je connaissais bien, qui était freudien mais converti, et qui avait été appelé à Londres pour étudier le problème des enfants qui tuent, des enfants meurtriers. Ils étaient là, sept médecins, tous freudiens (mais plus ou moins), et avaient vu quatre cents cas dans leur année. J'ai vu cet ami quand il est revenu de Londres, et il m'a parlé pendant une bonne partie de la nuit, tellement il en avait... plein le cœur, et même trop : il fallait qu'il parle à quelqu'un qui le connaissait, qui l'aimait. Il m'a raconté que chaque semaine ils se

réunissaient et essayaient de trouver *pourquoi* ces enfants font cela ; à la manière freudienne, ils essayaient de trouver le refoulement qui avait provoqué les meurtres. Et ils en sont arrivés à cette conclusion, qu'on aurait pu trouver tout de suite : « Ces enfants ont manqué d'amour ». Et ils ont conclu : « Il manque d'amour dans le monde d'aujourd'hui ». Quand on est chrétien et qu'on entend cela on se souvient de la parole de Jésus : « Je suis venu jeter un feu sur la terre, et comme je voudrais qu'il soit déjà allumé ! »⁷. Le grand désir de Jésus, c'est que ce feu brûle tout... et voilà que deux mille ans après, des psychanalystes freudiens, étudiant le cas des enfants meurtriers déclarent : « Ils ont manqué d'amour ». Or (ils faisaient aussi cette remarque) une civilisation qui monte se découvre dans l'enfant. L'enfant est comme le miroir d'une civilisation qui monte. Quand on a vingt ans, on n'est déjà plus le miroir de la civilisation qui monte ; et si on a voulu rechercher la vérité et aimer tout le temps, au bout d'un certain âge on est au-dessus de la civilisation dans laquelle on est — cela, c'est sûr —, parce qu'on est accroché à quelque chose de plus grand, surtout si on est chrétien. En tant que chrétien on dépasse la culture du monde d'aujourd'hui, on a « une tête de plus », et c'est pour cela qu'on peut tout regarder et essayer de comprendre ce qui se

(7) Lc 12, 49.

passé ; et plus on avance, plus on est (comme Zachée ⁸) perché sur un sycomore pour mieux voir et mieux regarder — tandis qu'un enfant reflète la civilisation qui monte. C'est mystérieux, cela. Je suis persuadé que le Pape, qui aime tellement les enfants, regarde en eux la civilisation de demain : qu'est-ce qui monte ?

qu'est-ce qui est là caché, encore virtuel ? quelles sont les orientations d'une culture comme la nôtre ? cette culture qui a été chrétienne et qui ne l'est plus — qui l'est encore dans certaines familles, mais qui sur le plan politique, sur le plan du travail, ne l'est plus du tout...

LA PRUDENCE CHRÉTIENNE

La prudence du chrétien assume la prudence humaine, car l'éthique chrétienne ne détruit rien de ce qui est humain. Tout ce qui est humain peut devenir chrétien, et tout ce qui est chrétien est souverainement humain ; cela, les Pères de l'Eglise l'affirmaient, eux qui comprenaient que le levain chrétien ne détruit pas la pâte humaine mais la purifie et que, normalement, la grâce chrétienne, qui est comme un levain ⁹, apporte quelque chose de plus grand. Tout ce qui est humain demande donc d'être assumé, et donc aussi l'amour d'amitié qui finalise l'homme. Comprendre ce qu'est l'amour d'amitié est capital dans notre monde et pour l'éducation d'aujourd'hui, et l'éducation chrétienne. Quand les enfants sont encore jeunes et qu'ils écoutent encore les parents, il faut en profiter pour leur faire connaître d'autres enfants du même âge et réaliser des amitiés ; parce que quand ils auront dix-

sept et dix-huit ans, ils n'écouteront plus les parents. Et c'est toujours par l'amitié que les choses se corrompent ou au contraire s'élèvent. Il suffit de réfléchir un peu pour comprendre l'importance des rencontres avec les autres. Il y a des rencontres pernicieuses qui sont terribles et qui font dégringoler l'enfant : « Dis-moi qui tu es ». Et l'amitié reprend une force énorme dans notre monde d'aujourd'hui parce qu'il y a moins d'horizons qu'avant, on est plus enfermé ; et la crise économique fait que c'est encore pire. Il faut donc essayer de comprendre comment l'enfant, dans son éducation, pourra avoir un peu d'oxygène, pour que son âme, son esprit, puissent se développer dans l'amitié.

Et du point de vue chrétien, tout ce qui est humain demande d'être assumé par la charité. Du point de vue de l'amour, c'est net ; du point de vue de la connais-

(8) Cf. Lc 19, 4.

(9) Cf. Mt 13, 33 ; Lc 13, 20-21.

sance, c'est différent, car on ne peut pas dire que la foi assume toutes les connaissances humaines ; c'est là la grande différence entre l'amour et l'intelligence. La foi, dans la mesure où elle se développe, peut, par la théologie, par la sagesse, hiérarchiser les diverses connaissances ; mais ce n'est pas parce que je suis chrétien que je serai bon en mathématiques, ou que je serai un bon ingénieur ; ce n'est pas parce que je suis chrétien que je deviendrai fort en biologie. Il y a des chrétiens très intelligents et il y en a qui ne sont pas intelligents ; c'est dommage, parce qu'ils devraient tous être intelligents, mais ils ne sont pas tous comme cela. Tandis que du point de vue de l'amour, si on est chrétien le cœur s'agrandit. Quand j'enseignais chez les Dominicains, j'ai eu comme étudiant un converti qui, après avoir suivi mes cours de philosophie pendant quinze jours, est venu me trouver en me disant : « Mon grand-père était marxiste, mon père était marxiste, j'ai été marxiste mais je me suis converti. Et comme mon professeur, qui était marxiste, m'avait dit : "Il n'y a que deux métaphysiques : celle de Marx et celle de Thomas d'Aquin", je suis entré chez les Dominicains. » Je l'ai donc eu comme étudiant ; il m'a beaucoup appris, du reste. Et il a eu cette phrase admirable : « L'Esprit Saint a converti mon cœur, mais il me laisse le soin de convertir mon intelligence ». J'ai beaucoup réfléchi à cette affirmation. C'est tellement vrai !

Dieu nous laisse le soin de convertir notre intelligence et de progresser dans notre intelligence. L'amour, Dieu nous le donne, gratuitement ; et on se convertit par le cœur, on ne se convertit pas en premier lieu par l'intelligence.

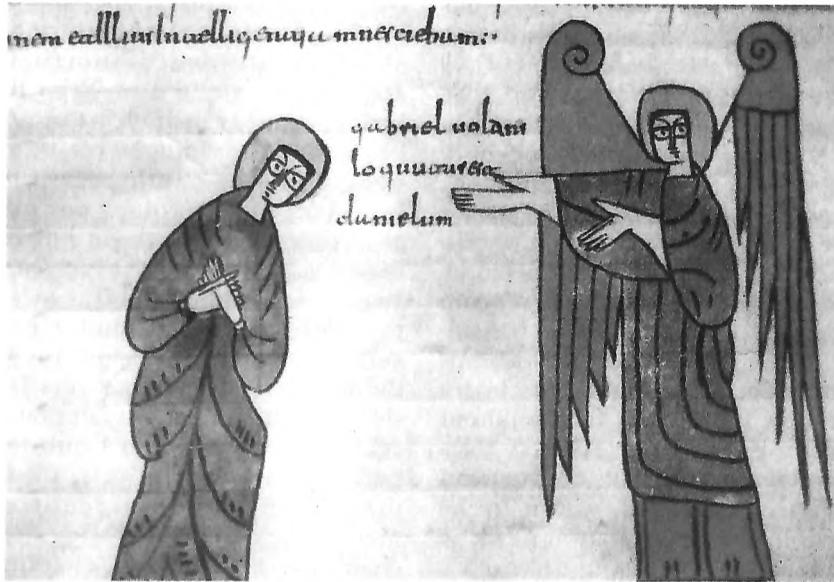
L'Esprit Saint nous demande donc d'*acquérir* la prudence. Il nous donne un amour merveilleux, et la miséricorde : cela, c'est donné. Mais la prudence, on doit l'acquérir. Il ne faut pas dire : « Je suis chrétien, donc je serai prudent ». Pas du tout ! Vous êtes chrétien, donc vous avez la grâce, donc vous avez les vertus, les vertus théologales de foi, d'espérance et de charité, cela vous est donné, comme un cadeau merveilleux de Dieu. Mais attention : même de cela vous êtes responsables, car vous êtes responsables en face de Dieu de la *croissance* de votre foi, de votre espérance, et de votre charité. Et la croissance de votre intelligence vous fera comprendre qu'il y a une intelligence spéculative qui recherche la vérité, et l'intelligence pratique qui essaie d'ordonner, d'organiser, de gérer tout le capital de vie que nous avons en nous. Ce capital de vie, je dois le gérer tant du côté de l'intelligence que du côté affectif, du côté artistique, du côté de la sensibilité et des passions ; je dois gérer cela. Je dois prendre conscience de ma personne humaine et comprendre qu'au niveau chrétien, ma personne, c'est d'être relié au Christ, de devenir l'ami du Christ en étant son serviteur, et d'aimer le prochain, et de faire qu'avec le

prochain cette charité s'incarne, si possible, dans une amitié. Et je dois prendre conscience que ma foi doit me permettre d'avoir une *prudence* chrétienne, c'est-à-dire d'orienter le plus possible toutes mes activités vers le Christ ; mais en comprenant que les vertus cardinales de justice, de prudence, de force, de tempérance, je dois tout le temps les acquérir. Or je sais que le terrain dans lequel ces vertus poussent est un terrain

volcanique — il y a les conséquences du péché originel — et qu'il peut donc y avoir, dans certaines périodes de ma vie, des poussées volcaniques d'irascible ou de concupiscible qui risquent toujours de faire crouler mes vertus acquises qui ne sont pas très fortes, et que je dois tout le temps reprendre. Il y a bien là un acquis, mais qui demande toute une auto-éducation.



II FAITS POUR VOIR DIEU



Nous avons vu que la prudence chrétienne oriente toute notre vie, par la foi, vers la vision béatifique. Saint Thomas, quand il se pose la question de la nécessité de la foi, nous rappelle que la foi est nécessaire pour orienter toute notre vie vers la vision béatifique. *Nous sommes faits pour voir Dieu* ; voilà la nécessité de la foi. La foi nous apprend cela et elle nous éclaire, nous dirige vers la vision béatifique. Autrement dit, la grâce chrétienne nous donne une nouvelle finalité, au-delà de la vie terrestre : elle oriente toute notre vie vers la vision béatifique. Cela, c'est très beau : la foi n'est pas nécessaire pour connaître ce qu'est l'homme, autrement dit pour

développer une philosophie — et c'est là qu'il faut se corriger de cette paresse qu'on peut avoir en prétendant que la foi suffit à tout. Non. La foi présuppose que tout ce que notre intelligence peut atteindre par elle-même, elle cherche à l'atteindre. C'est beaucoup plus fort et beaucoup plus vrai. Il y a là, dans ce respect que la grâce a de la nature, quelque chose de très grand. Jésus n'a pas supprimé le premier Adam, alors qu'il aurait pu être lui-même l'Adam d'une nouvelle humanité. Il a gardé ce regard du Créateur sur les hommes, sur la race humaine, il n'a pas changé la nature humaine. Notre nature humaine, nous la tenons de notre premier père, de nos premiers

parents : Adam et Eve. Et cette nature humaine connaît un déséquilibre, à cause des conséquences du premier péché. Nous n'avons plus la grâce de « justice originelle » (celle d'Adam et Eve) qui mettait en l'homme une harmonie parfaite entre le sensible, l'affectif passionnel et le spirituel. Il y a un déséquilibre, qui durera toute notre vie. Je vous le disais : il y a en nous un terrain volcanique qui demeure. On se connaît un peu, mais on n'arrive jamais à se connaître parfaitement, si bien que par moments on découvre en soi des choses qu'on n'avait pas suffisamment repérées ou surveillées. Cela arrive parfois aux volcans : on s'attend à ce que le volcan crache par le sommet, et parfois il crache sur le côté, là où on ne s'y attendait pas. De même pour nos passions : on surveille attentivement et puis, tout à coup, cela crache de l'autre côté ! C'est pour cela que je parle de « terrain volcanique ». Surtout quand on vieillit... On se connaît un peu, alors on se dit : « Pas de danger ». Mais si ! le danger demeure, du côté de l'irascible et du côté du concupiscible. Cela nourrit les romans... mais quand on voit cela dans la réalité, dans sa propre vie, c'est plus tragique. On doit reconnaître qu'on est un terrain volcanique, on doit se connaître, on doit savoir. Il y a en nous, à cause des conséquences du péché, un déséquilibre très radical, très difficile à surveiller, mais qu'on doit tout de même surveiller ; et on sait que même si

on a repéré sur le côté un cratère qui se met à cracher, il restera toujours la possibilité d'un autre crachement ailleurs...

La prudence chrétienne assume la prudence humaine acquise, mais elle a un regard beaucoup plus profond, qui va beaucoup plus loin, parce que notre prudence transformée par la grâce, par la foi et par la charité, est au service de notre regard vers Dieu. *Nous sommes faits pour la vision béatifique*, il faut se le rappeler souvent. Au fond, c'est cela, l'espérance. L'espérance théologique nous oriente vers la vision béatifique : on est fait pour cela. Très souvent on l'oublie parce qu'on est trop pris, trop préoccupé par les réalités matérielles. Mais il faudrait, chaque fois qu'on prie, chaque fois qu'on dit le « Notre Père », comprendre tout de suite qu'on est fait pour cette vision béatifique, pour voir Dieu face-à-face. Cela, c'est la grandeur de la grâce chrétienne. Nous sommes faits pour vivre la vie trinitaire, la vie même de Dieu ; pour la vivre en dépendance de Dieu, bien sûr, mais la vivre *comme Dieu la vit*. C'est cela qui est inouï, et c'est cela qui donne son sens à la vie contemplative. Parce que la vie contemplative, c'est justement comprendre que nous sommes faits pour la vision béatifique, et donc vouloir prendre la voie la plus rapide. Pour moi, la vie religieuse, c'est la voie express. Aujourd'hui, on sait très bien ce que c'est qu'une voie express ; on sait que sur la voie express on va

plus vite (et parfois on va trop vite, de sorte qu'il y a des accidents qui peuvent être dangereux !). Il y a l'autoroute, il y a les voies de montagne, les petites voies particulières : mais la voie express est une autoroute particulière, qui permet la plus grande rapidité.

Sachant qu'on est fait pour la vision béatifique et que cette vision béatifique se réalise, selon l'Apocalypse ¹⁰, dans l'union nuptiale de notre âme avec Jésus, on choisit la vie religieuse contemplative pour répondre à ce

choix d'amour du Christ sur nous, et par là on oriente tout vers la vision béatifique. Saint Thomas disait que la vie contemplative est une anticipation de la vision béatifique ¹¹, et pour tout chrétien l'oraison est cette anticipation, à travers ces fiançailles de notre âme avec Jésus, à travers ce choix d'amour entre notre âme et Jésus. Et Jésus nous conduit vers le Père, il nous fait vivre son retour vers le Père ¹², et le Père nous « taille » ¹³ en vue de cela.

VIE CONTEMPLATIVE ET VIE APOSTOLIQUE

La vie monastique apostolique, telle qu'elle existe chez les Dominicains, chez les Franciscains, chez les Carmes, et dans la Communauté Saint-Jean, est une vie *contemplative* mais ouverte à la vie apostolique. Et cela parce qu'il faut suivre Jésus ¹⁴, « suivre l'Agneau partout où il va » ¹⁵. La vie monastique tout court, c'est plutôt la vie de Marie, qui n'implique pas le sacerdoce ministériel. Tandis que la vie monastique apostolique, si elle implique bien en premier lieu la contemplation, vit une contemplation ouverte à la grâce du sacerdoce, qui réclame la vie apostolique. Si la vie apostolique peut être réclamée *directement* par

la contemplation, c'est à cause du mystère de Jésus. L'acte par lequel Jésus a terminé sa vie — l'holocauste de la Croix — est à la fois d'une part un acte d'adoration et de contemplation, et d'autre part un acte de charité fraternelle, de miséricorde : il glorifie le Père et il offre sa vie pour le salut du monde. Et pour nous, la vie apostolique, c'est coopérer à ce salut du monde. Le mystère de la Rédemption s'est réalisé à travers l'adoration de Jésus, la contemplation du Fils bien-aimé à l'égard du Père ; c'est *dans le même acte* que Jésus adore le Père et nous sauve. Comprendons bien : c'est le même amour, mais il y a deux exercices diffé-

(10) Ap 19, 7-9 ; 21, 2 sq.

(11) *Somme théol.*, II-II, q. 180, a. 4.

(12) Cf. Jn 14, 12 et 28 ; 16, 17 et 28 ; 17, 11 et 13 ; 20, 17.

(13) Cf. Jn 15, 2 sq.

(14) Cf. Jn 1, 43 ; Mt 4, 19 ; 9, 9, etc.

(15) Ap 14, 4.

rents : d'une part, à l'égard du Père, l'adoration et la contemplation, et d'autre part, à l'égard de nos frères, le désir de les sauver, l'offrande de nous-mêmes, de tout nous-mêmes, pour les sauver. C'est parce que Jésus a terminé sa vie de cette manière-là que le moine comprend que sa vie monastique doit surabonder en vie apostolique. En cela il suit le Christ. C'est pour cela que j'aime beaucoup ce qui est dit de saint Dominique : *vir evangelicus*. On ne discute plus pour savoir s'il est contemplatif ou apostolique : Jésus est les deux. En disant *vir evangelicus*, « homme évangélique », on montre que saint Dominique est tout proche du Christ, tout ordonné au Christ, et donc, comme le Christ, tout entier tourné vers le Père, et en même temps tout entier donné à ses frères.

Voilà ce qui caractérise la vie monastique apostolique : elle implique à la fois les exigences de la contemplation et les exigences de la vie apostolique, si bien que la prudence d'un moine apôtre n'est pas la même, dans son exercice, que la prudence d'un chartreux ou d'un ermite. Il y a deux exercices de la prudence tout à fait différents. Et ceci se voit spécialement dans l'exigence des études. L'exigence de l'étude est bien moindre chez les Chartreux que dans la vie dominicaine ou dans la Communauté Saint-Jean, parce que là il y a une double exigence : il faut nourrir la contemplation, et il faut être capable de la

transmettre, sans erreurs, et il faut être au service de l'Eglise pour dépister les erreurs, surtout chez les théologiens ; dépister que telle théorie est dangereuse et que si les fidèles se mettent à suivre cela, ils risqueront d'y perdre la foi. Je me souviens d'une conférence que le Père Dominique Dubarle, dominicain, avait faite à Fribourg ; il avait été invité par un dominicain brésilien d'avant-garde, qui espérait beaucoup que le Père Dubarle allait dire : « Aujourd'hui, pour faire une vraie théologie, il faut étudier Hegel ». Mais le Père Dubarle, après avoir exposé la philosophie de Hegel, avait terminé en disant : « Je parle ici aux séminaristes qui seront bientôt ordonnés prêtres et seront prédicateurs. Je leur dis : faites attention, ne faites pas une théologie en vous servant de Hegel, vous perdrez la foi ! » Le pauvre professeur qui l'avait invité n'a plus eu qu'à se taire...

Pour en revenir à la prudence, la prudence d'un frère de Saint-Jean n'est pas la même que celle d'une sœur contemplative de Saint-Jean et la prudence d'une sœur contemplative n'est pas la même que celle d'une sœur apostolique, bien qu'il y ait le même esprit. La sagesse est la même, la contemplation est la même, mais la prudence doit incarner la grâce divine dans toute les occupations de la journée. La prudence doit discerner le temps qu'on donne à l'oraison, à la prière liturgique, à l'étude, aux services communs de

la maison. Et cela doit se faire, pour un religieux ou une religieuse, dans l'obéissance au supérieur (avec toutes les nuances

que cela peut avoir, surtout quand le religieux est prêtre et a une vie apostolique).

LA NÉCESSITÉ DE L'ORAISON

La prudence chrétienne peut avoir un exercice qui reste humain, mais elle peut aussi être transformée par le don de conseil, qui permet alors un exercice tout à fait divin de la prudence. Un exercice « tout à fait divin » de la prudence, qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que la fin, ce vers quoi on tend, devient beaucoup plus proche des moyens, et que tous les moyens sont donnés dans la lumière de la fin. Voilà ce que fait le don de conseil. Et cela n'est bien sûr pas réservé aux religieux ! La prudence d'un chrétien, d'une chrétienne, d'un père de famille, d'une mère de famille, d'un enfant s'il veut vivre une vie chrétienne, est encore une prudence qui conduit à la vision béatifique, et donc immédiatement à la prière, à l'oraison. L'oraison est chose normale pour le chrétien ; le chrétien *doit* faire oraison. On sait ce que dit la *Madre*, Thérèse d'Avila : aux moments de crise, il faut prendre des moyens particulièrement forts ; et ces moyens particulièrement forts, c'est la prière intérieure, l'oraison. Or nous sommes bien dans un moment de crise. Le Saint-Père, dans son encyclique *Veritatis Splendor*, a déclaré qu'il y avait actuellement une crise de la

vérité, et c'est vrai. C'est pourquoi tout chrétien qui veut aujourd'hui mener une vie pleinement chrétienne doit réserver un peu de temps à la prière intérieure, à l'oraison. C'est *nécessaire* pour un chrétien. Je sais bien qu'aujourd'hui les hommes engagés dans leur travail sont surchargés ; il peut donc leur être très difficile de réserver des moments pour l'oraison ; mais dès qu'ils le peuvent ils doivent le faire, notamment s'ils ont des vacances. Il faut comprendre que les vacances, pour un chrétien, sont données pour qu'on puisse consacrer un peu plus de temps à la prière. Cela, c'est normal. Et les bons chrétiens (j'en connais beaucoup) profitent de leurs vacances pour faire une retraite, ils consacrent cinq jours à la prière pour approfondir leur vie chrétienne. Car il y a une *nécessité*, aujourd'hui, pour le chrétien, d'approfondir sa vie chrétienne ; de mieux connaître l'Évangile, de mieux connaître Jésus, de mieux découvrir ce qu'est la prière intérieure, l'oraison.

On sait comment saint Thomas définit l'oraison ; c'est la plus belle définition que je connaisse, elle est plus belle que tout ce que dit Thérèse d'Avila parce qu'elle est beaucoup plus précise. Dans son *Commentaire de*

l'Évangile de saint Jean, après avoir commenté les noces de Cana, saint Thomas dit que si on regarde les noces de Cana *mystique* — c'est pour saint Thomas un terme très précis qu'on peut traduire littéralement par « mystiquement », mais en comprenant bien que cela veut dire : « dans la lumière de l'amour de Dieu » —, si donc on regarde les noces de Cana dans la lumière de l'amour de Dieu, elles représentent l'oraison. C'est très beau, et comme là saint Thomas ne renvoie à aucun Père de l'Église, on peut dire que c'est lui qui a découvert cela dans sa prière. « Mystiquement », c'est-à-dire dans la lumière du Saint-Esprit, les noces de Cana nous font comprendre le mystère de l'oraison, c'est-à-dire l'union de notre âme avec Jésus ¹⁶. L'oraison, c'est vivre l'alliance la plus secrète, la plus profonde de notre vie chrétienne, l'union de notre âme avec Jésus, qui est exprimée dans l'Ancien Testament par le Cantique des Cantiques, et qu'on peut découvrir dans l'Évangile de Jean à travers toute la vie apostolique de Jésus. C'est très beau parce que cela montre que dans la lumière de la sagesse de Dieu, le premier enseignement du Christ, aux noces de Cana, porte sur le mystère de l'oraison. À Cana Jésus nous enseigne ce qu'est l'oraison, symbolisée par la transformation de l'eau en vin. L'oraison transforme notre cœur

dans le cœur du Christ, et cela grâce à l'exercice divin des vertus de foi, d'espérance et de charité. Les vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité permettent et réalisent la transformation de notre cœur dans le cœur du Christ, l'unité de notre cœur avec son cœur.

Et saint Thomas souligne qu'à Cana, Marie est invitée. Chaque fois que nous faisons oraison, Marie est invitée. Donc, autant que possible, il vaut mieux que nous l'invitions ! Mais de toute façon elle est invitée, elle est là, parce qu'elle est la mère de notre oraison. C'est même là que Marie exerce son rôle de mère, au plan surnaturel, de la manière la plus parfaite. Elle nous apprend à vivre notre vie chrétienne, et notre vie chrétienne, c'est découvrir la présence de Jésus auprès de nous et en nous. La vie chrétienne, c'est découvrir le regard actuel du Christ sur nous. La vie chrétienne, c'est découvrir ce premier amour du Christ — « Il nous a aimés le premier » ¹⁷ —, et c'est répondre à cet amour. Et découvrir ce regard de Jésus sur nous, c'est bien le mystère de l'oraison, anticipation de la vision béatifique : on devance. Un jour nous verrons en pleine lumière combien Jésus nous aime et comment nous sommes portés par lui et enveloppés de son amour, enveloppés de son sang. Mais ce que nous verrons alors en pleine lumière, nous le voyons

(16) Voir *Comm. sur saint Jean*, II, n^{os} 338 à 343.

(17) 1 Jn 4, 19 ; cf. 4, 10.

déjà, dès cette terre, à travers le voile de la foi. A travers l'obscurité de la foi, nous *savons* que c'est comme cela. Marie est donc invitée pour porter notre âme vers Jésus, pour nous aider à aller plus directement à Jésus, à ne pas avoir peur d'aller directement à lui ; et nous devons demander à Marie de nous aider à aimer Jésus ; nous devons lui

demander d'être là pour nous apprendre à aimer Jésus et le Père. L'oraison, c'est très simple, c'est l'exercice de la charité « divine », c'est-à-dire sous le souffle du don de sagesse et du don d'intelligence ; grâce à ces dons notre charité peut s'épanouir parfaitement, en aimant le cœur du Christ et en nous reposant en lui.

TRAVAILLER POUR L'EUCARISTIE

Si l'exercice de la prudence n'est pas tout à fait le même chez les religieux et chez les laïcs, il a cependant quelque chose de commun à tous les chrétiens. C'est pour cela qu'il peut y avoir une véritable coopération entre les laïcs et les religieux. S'il n'y avait pas ce quelque chose de commun, il ne pourrait pas y avoir de coopération, c'est évident. Mais, quelle différence y a-t-il ? C'est que les laïcs, qui restent dans le monde, doivent nécessairement sanctifier leur vie par un travail temporel, ordonné à la vie du foyer, de la famille ; et ce travail est ordonné, d'une manière plus lointaine mais tout de même immédiate, comme Jésus le demande ¹⁸, à l'Eucharistie ; et il est ordonné, d'une manière ultime, à la vision béatifique. Nous *devons* dire cela ; c'est l'esprit chrétien, c'est fondamental, et nous devons constamment le rappeler, parce que cela relativise beaucoup de

choses ! Nous sommes faits pour la vision béatifique, et nous l'anticipons dans l'Eucharistie. C'est pourquoi il ne faut jamais oublier que Jésus, après avoir multiplié les pains, nous demande de travailler *pour l'Eucharistie*, cette nourriture qui « demeure en vie éternelle ».

Revenons souvent à ce passage de l'Evangile de saint Jean où tous ceux qui ont mangé ce pain miraculeux donné par Jésus veulent le proclamer roi. Avoir un roi qui n'a qu'une bénédiction à donner pour que le pain se multiplie, c'est merveilleux ! Si un candidat à la présidence de la République se présentait en disant : « Vous n'aurez plus à travailler : je vous bénirai tous les matins et vous aurez tout ce qu'il faut », il aurait des électeurs ! En plus, pour les Juifs qui ont suivi Jésus il y a la réminiscence de ce qui s'était passé au désert : la manne. Dieu avait nourri son peuple ; tous les matins il n'y avait

(18) « Travaillez, non pour la nourriture qui se perd, mais pour la nourriture qui demeure pour la vie éternelle, celle que le Fils de l'homme vous donnera » (Jn 6, 27).

qu'à se baisser pour ramasser la nourriture de la journée... Dieu a fait cela, et cela a fait partie de l'éducation qu'il donne au peuple d'Israël. Le peuple d'Israël a été ainsi éduqué par Dieu au désert, et Dieu a fait pour lui cela. Mais quand il est entré dans la terre promise, la manne a cessé et il a dû travailler... Et voilà qu'un jour Jésus arrive. Il a fait une longue route avec des milliers d'hommes qui le suivaient, sans compter les femmes, beaucoup plus nombreuses (comme toujours dans les pèlerinages), et les enfants, encore plus nombreux parce qu'en ce temps-là il n'y avait pas encore de planning familial ! Cinq mille hommes, nous dit saint Jean, donc au moins dix mille femmes et quinze mille enfants, donc une procession de trente mille personnes... on imagine mal cela ! et toute la journée sans manger... Il y a bien un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux ou trois poissons, « mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? »¹⁹. C'est admirable, ce détail que donne saint Jean et qui montre la tentation des Apôtres. Les Apôtres ont dû se dire plus d'une fois : « Vraiment, Jésus n'a pas de sens politique ; il n'a aucune prudence, c'est terrible ! partir comme cela, avec trente mille personnes derrière lui ? non, ce n'est pas humain, on ne fait pas cela ! » Les Apôtres ont dû murmurer ; comme ils avaient faim (quand on murmure, on a faim : c'est

toujours comme cela), ils ont regardé dans la sacoche du petit bonhomme (dont on ne sait même pas le nom) ; mais, évidemment, ce n'était pas le geste d'un Apôtre, alors ils n'ont rien pris. Et dès que Jésus a parlé de la nourriture — « Comment acheterions-nous des pains pour que ces gens aient à manger ? »²⁰ —, ils ont vu que là se manifestait le sens politique du Christ, et sa prudence. Mais comment faire ? On est au désert, il n'y a rien ; les renvoyer dans la ville la plus proche ? c'est impossible. Jésus ne s'affole pas ; il savait très bien ce qu'il allait faire. Ils les fait asseoir par petits groupes (trente mille personnes !). Puis il bénit le pain, les petits pains de l'enfant. N'est-ce pas admirable ? Et voilà que les pains se multiplient. Les Apôtres eux-mêmes ont dû être affolés de voir cela. Ils étaient peut-être déjà habitués puisqu'à Cana, cela avait été le vin ; cinq à six hectolitres de vin, et d'un cru meilleur que le premier (c'est cela qui était le plus étonnant). Mais après Cana, Jésus n'avait pas dit aux Apôtres d'emporter le vin qui restait ; tandis qu'à la multiplication des pains, il leur dit de ramasser les morceaux et d'en remplir les couffins, de les emporter. Cela aussi, c'est merveilleux. C'est là qu'on découvre la prudence du Christ.

Il faudrait lire l'Écriture en y notant la prudence de Jésus, la

(19) Jn 6, 9.

(20) Jn 6, 5.

manière dont il était prudent et la manière dont il était imprudent, c'est-à-dire : où il allait au-delà de la prudence. Car il y a beaucoup de gestes du Christ qui sont au-delà de la prudence ; c'est pour cela que les Apôtres murmuraient de temps à autre. Cela ne devait pas être commode, de vivre à côté

de Jésus ! Pensons à Mère Teresa : comme elle est exigeante ! Ce ne doit pas être facile, de vivre à côté d'elle ! et peut-être certaines se disent-elles : « Heureusement qu'elle vieillit, car forcément, elle en fait moins ! » Mais Jésus n'a pas vieilli...

PRUDENCE ET DON DE CONSEIL

C'est très étonnant, cette prudence du Christ qui dépasse la prudence humaine par le don de conseil ; car c'est le don de conseil qui fait ce dépassement. Mais attention ! il ne faut pas vivre comme si le don de conseil nous mettait toujours au-dessus de la prudence humaine. Le Saint-Esprit nous fait parfois faire des actes qui dépassent le point de vue de la prudence humaine normale, habituelle, mais il ne change pas notre prudence. Et il faut être bien sûr qu'on est mû par l'Esprit Saint ! Or les autres ne le voient pas. Comment voulez-vous qu'ils le voient ? Il n'y a ni signal indiquant que c'est l'Esprit Saint qui souffle, ni colombe qui vienne symboliser sa présence : rien du tout ! c'est intérieur. Les dons du Saint-Esprit ne sont pas d'ordre charismatique, ils sont intérieurs, c'est notre propre sanctification.

Le don de conseil nous fait donc poser des actes qui dépassent la prudence habituelle, mais notre vertu de prudence demeure, et l'Esprit Saint nous demande de vivre *habituellement* en homme prudent. Ainsi, dans le

domaine de la santé, on n'a pas le droit de faire trop d'excès de travail. Certes, par moments, on est obligé d'en faire, et l'Esprit Saint à ce moment-là nous donne le don de conseil pour que nous puissions faire ces actes héroïques ; mais ce sont des actes héroïques. Dans des temps comme le nôtre, avec le chômage et des luttes très fortes, le Saint-Esprit peut très bien demander à un père de famille, pendant un certain temps, d'aller très loin. Dans toute vie chrétienne il y a des moments comme cela, héroïques, comme en temps de guerre ; des moments où on doit donner tout. Là intervient la souplesse de la prudence. Cela, saint Thomas le souligne. Il dit que l'art a des « voies déterminées », alors que la prudence à des voies indéterminées : cela dépend des moments, de l'âge, des circonstances... et de l'Esprit Saint. Si on veut vivre une vie vraiment chrétienne, on demande à l'Esprit Saint de nous aider, d'être là pour nous, et on demande aussi conseil, à son supérieur si on est religieux. Quand on voit les jeunes mères de

famille, avec trois ou quatre petits enfants... quel dévouement cela représente ! Les religieux, qui n'ont pas d'enfants, peuvent dormir la nuit, alors qu'une mère de famille, souvent, ne le peut pas. C'est une leçon pour les religieux : seraient-ils moins généreux ? Si oui, cela ne va plus du tout ! C'est la générosité qui doit qualifier un religieux : il donne tout, il n'a plus rien à lui.

Chez le religieux, l'exercice de la prudence s'étend à tout, à toute l'organisation de la vie. Il doit, normalement, avoir un sens plus aigu de son devoir d'état. S'il a comme charge d'être l'économe du couvent, il n'a pas que cela à faire ; il a sa vie apostolique, et sa vie apostolique le prend beaucoup, surtout s'il s'agit d'un jeune père. Mon oncle le Père Dehau me donnait ce conseil : pendant les dix premières années de la vie apostolique, un religieux doit se donner à fond. Il avait raison, parce qu'il y a pour le nouveau prêtre, pour le jeune religieux, une grâce de conquête extraordinaire ; il faut donc se donner à fond. Par la suite on peut mieux voir ce que l'Esprit Saint réclame, s'il demande de se donner surtout dans tel ou plutôt dans tel autre.

Je reviens au problème de l'économe d'un couvent de religieux apôtres, car cela peut poser des questions aux laïcs qui nous aident. La première question à leur poser est : « Qu'est-ce que vous faites dans votre journée ? Quelle est votre vie apostolique ? » Puis, dans cette lumière-là, on voit ce qu'il a fait comme travail, s'il y

a du retard, etc. S'il y en a trop, le devoir du laïc qui coopère avec nous au niveau des finances et de la comptabilité est d'aller voir le prieur et dire : « Mon père, croyez-vous qu'il puisse vraiment remplir sa fonction d'économe ? c'est quasi impossible, vu ses activités apostoliques. Il est très généreux, c'est évident, mais les finances et l'équilibre du couvent reposent sur lui... ». C'est le rôle des laïcs, d'être très attentifs à ce problème et à d'autres du même genre. C'est très important. Croyez bien que, la plupart du temps, il n'y a pas de mauvaise volonté de la part des frères. Je n'en connais aucun qui agisse dans ce domaine par mauvaise volonté ; il y a seulement la surcharge apostolique. Si vous voyiez, dans les divers couvents, la surcharge apostolique des frères, vous seriez édifiés. Personnellement je suis édifié de voir les charges qu'on leur donne. Nous, Dominicains, avions autrefois des frères convers. Eux n'ont plus cela. C'est très bien, c'est la pauvreté ; mais ils ont des charges énormes, et il est très difficile de leur dire d'en faire moins, étant donné la demande apostolique, qui est considérable. Actuellement nous avons environ cinquante demandes, et elles sont toutes urgentes. Qu'est-ce qu'on peut faire ? Sur les cinquante, on répond à trois par an... et c'est déjà beaucoup. Là je demande que l'on comprenne, et que l'on ait sur les frères un regard paternel concernant ce qu'ils doivent faire du point de vue

économique. Il faut reconnaître que très souvent, ce n'est pas fait comme cela devrait être fait. Alors on leur donne des conseils ; et s'ils ne les suivent pas, je comprends qu'on soit de mauvaise humeur, parce que cela prouve qu'ils ne sont pas assez pauvres et humbles. Et cela, ce n'est pas bien, il faut le dire au prier. C'est le prier qui est chargé de cela. Les laïcs n'ont pas à corriger les frères, mais à en appeler au prier, à dire au prier que telle chose qui devrait être faite n'est pas faite.

Je tiens à remercier spécialement ici les laïcs qui se chargent des finances, car leur travail est énorme. Mais il faut qu'ils comprennent que les religieux ne travaillent pas de la même manière qu'eux. C'est très curieux. Et il est bon pour nous

d'avoir un regard extérieur, celui d'un laïc qui comprend la vie religieuse, qui l'aime et qui se met au service des frères. Parce que ce sont toujours les mêmes défauts qui reviennent... je pourrais vous en faire la liste ! C'est du reste très compréhensible, parce que les frères n'ont pas l'expérience de l'argent — cela s'apprend. Mais ce n'est pas parce qu'ils ne l'ont pas qu'ils ne doivent pas s'en occuper ; nous y sommes obligés. Jésus nous laisse dans le monde, mais il nous garde du Mauvais ²¹. Et, inversement, le religieux, s'il est un vrai religieux, doit avoir un regard divin sur les foyers chrétiens, sur les oblats, les oblates, les amis. Il doit les aimer et les porter dans sa prière ; et, dans la mesure où il le peut, il doit les aider.



(21) Cf. Jn 17, 11 et 15.